

DANIEL RONDEAU

# Malta Hanina

grasset



Daniel  
**RONDEAU**

---

DANIEL RONDEAU

MALTA HANINA

BERNARD GRASSET  
PARIS

Photo bande : © Gettyimages / Gege Gatt

---

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation,  
réservés pour tous pays.

ISBN luxe : 978-2-246-79809-5

Il a été tiré de cet ouvrage

10 exemplaires de vente numérotés de 1 à 10

et

5 exemplaires hors commerce numérotés de A à E

sur Vergé Rives Ivoire Clair

des papeteries Arjo Wiggins

le tout constituant l'édition originale

© *Éditions Grasset & Fasquelle*, 2012.

ISBN : 978-2-246-79504-9

---

## Du même Auteur

- CHAGRIN LORRAIN (avec F. Baudin), Seuil, 1979.
- L'ÂGE-DÉRAISON, Seuil, 1982.
- TRANS-EUROP-EXPRESS, Seuil, 1984.
- TANGER, Quai Voltaire, 1987 ; Livre de poche (n° 6783).
- L'ENTHOUSIASME, Les Cahiers Rouges, Grasset, 2006 (première édition au Quai Voltaire, 1988).
- CHRONIQUE DU LIBAN REBELLE 1988-1989, Grasset, 1991.
- LA PART DU DIABLE, Grasset, 1992.
- LITTÉRATURE NOTRE CIEL, *souvenir de Heinrich Maria Ledig Rowohlt*, Grasset, 1992, hors commerce.
- LES FÊTES PARTAGÉES, lectures et autres voyages, NIL éditions, 1994.
- MITTERRAND ET NOUS, Grasset, 1994.
- DES HOMMES LIBRES, *La France libre par ceux qui l'ont faite*, avec Roger Stéphane, Grasset, 1997.
- ALEXANDRIE, NIL, 1997 ; Folio (n° 341).
- TANGER ET AUTRES MAROCS, NIL, 1997 ; Folio (n° 3342).
- JOHNNY, NIL, 1999.
- ISTANBUL, NIL, 2002 ; Folio (n° 4118).
- DANS LA MARCHÉ DU TEMPS, Grasset, 2004 ; Livre de poche.
- CAMUS OU LES PROMESSES DE LA VIE, Mengès, 2005.
- LES VIGNES DE BERLIN, Grasset, 2006.
- JOURNAL DE LECTURES, Transbordeurs, 2007.
- CARTHAGE, NIL, 2008 ; Folio (n° 4948).

## Ouvrages collectifs

- POURQUOI ÉCRIVEZ-VOUS ? *sous la direction de Jean-François Fogel et Daniel Rondeau*, Le livre de poche-Biblio (n° 4086).
- PORTRAITS CHAMPENOIS (avec Gérard Rondeau), Reflets, 1991.
- L'APPEL DU MAROC, *sous la direction de Daniel Rondeau*, Institut du monde arabe, 1999.
- ISTANBUL, La Martinière, 2005 (avec des photographies de Marc Moitessier).
- GOUDJI, LE MAGICIEN D'OR, Gourcuff Gradenigo, 2007.
- LA CONSOLATION D'HAROUÉ (avec des aquarelles d'Alberto Bali), Gourcuff Gradenigo, 2007.
- DE PORT EN PORT, Éditions du patrimoine, 2011.





---

« Non, décidément, n'allez pas là-bas si vous vous sentez le cœur tiède, et si votre âme est une bête pauvre. Mais pour ceux qui connaissent les déchirements du oui et du non, de midi et des minuits, de la révolte et de l'amour, pour ceux enfin qui aiment les bûchers devant la mer, il y a, là-bas, une flamme qui vous attend. »

*Albert CAMUS, L'été*

---

# Table

[La maison Manduca](#)

[Le manège des saisons](#)

[Une île pour un faucon](#)

[Malta Hanina](#)

[Des esclaves en sous-sol](#)

[La petite sœur](#)

[Petit essai de géographie spirituelle : l'apôtre, le rabbin et le dominicain ottoman](#)

[Une semaine avec Bonaparte](#)

[Bonjour alikoum !](#)

[La barque de Noé](#)

[Dans l'œil du luzzu](#)

[Ulysse et Balthazar](#)

[La Semaine Sainte à Zebbug](#)

[Le cœur demeure](#)

[\*Bibliographie\*](#)



---

## *La maison Manduca*

Une chaleur africaine pèse sur l'aéroport. Une halte dans l'air conditionné (glacial) du pavillon d'honneur, avant de prendre la route. Je dévore par les fenêtres un paysage improbable. Etrange : j'ai pèleriné pendant trente ans autour de la Méditerranée sans jamais me pencher sur le rocher maltais. Une bretelle de bitume nous écarte du flot des voitures jusqu'à un arc de triomphe bâti par un Français du XVIII<sup>e</sup>, qui avait son palais à Zebbug. C'est dans l'ancienne *CittàRohan*, au cœur de l'île, que je vais vivre.

L'appel du ministre m'avait cueilli alors que je venais de quitter Commercy. Je roulais sur une route givrée par l'hiver dans la forêt champenoise. La voix d'une inconnue avait résonné dans mon portable : « Est-ce que je peux vous passer le ministre des Affaires étrangères ? » J'avais répondu en gardant un œil sur les plaques de gel : « *Why not ?* » Bernard Kouchner me demande si je sais que je vais devenir ambassadeur. C'est ainsi, de bon matin, que j'entre dans une carrière qui n'était pas la mienne.

J'accepte l'honneur et invente les années à venir. Malte est gravée dans une histoire et une géographie à la fois européennes et méditerranéennes. Je n'imagine les deux rives de la mer Intérieure que rassemblées sous des constellations communes. Malte est un point nodal de cette cosmogonie. La recherche de cette unité s'inscrit sur le noir de ma cible.

\*

Il y a des pays et des villes qui nous attendent. J'avais découvert cette évidence au milieu des années 80, en arrivant à Tanger. La ville était un tabernacle pour exilés. Ecrivains bienvenus évidemment. Discrétion d'usage, commodités pour le quotidien. Esprit de Pentecôte (la médina parlait cinq langues) et d'absolution des péchés. Maréchalistes, sodomites, nymphomanes, usurpateurs d'identité ou de fortune. Chaque sourire était un masque que personne ne pensait à soulever. L'insouciance légèreté de l'air, où montaient en volutes les mots du muezzin, mêlait les parfums de l'Orient et du temps suspendu. La nuit, dans les palais de la casbah, circulaient des plateaux de cuivre damassé, avec des pyramides de poudre blanche. Présence des Rolling Stones et de Paul Morand, ombre de Becke en short, souvenirs et fantômes, mais pas seulement. Il y avait aussi la morsure fraîche de la mer sur les plages désertes du cap Spartel, les taches mauves des bougainvillées, l'odeur matinale du pain dans la médina, les conversations avec Paul Bowles à cinq heures, les soirées avec Choukri. Tenté de m'attarder, j'écris un livre qui replace la ville sur l'atlas de nos géographies littéraires ; puis je passe vite à autre chose, abandonnant les décombres du rêve tangérois aux *people*, aux financiers et aux touristes japonais croisés à l'un de mes retours, marchant dans des flaques de soleil, sous de petites ombrelles noires, mon livre à la main. Tanger restera pour moi un commencement. Tout s'écrit souvent dans les premiers pas.

Je déserte Tanger pour Beyrouth appelé par quelques grands mots auxquels j'avais la faiblesse de croire (et de croire toujours). J'entre au Liban comme dans un livre mille fois lu et relu sans jamais d'ennui. Au Liban, le soleil, la montagne, les villes, l'espèce humaine, semblent inviter à une chasse au bonheur perpétuelle. Préfiguration des Béatitudes. Même en temps de guerre, le pays ne connaît pas la diète. Les Libanaises ont le charme de la Choulammite. Le Dom Pérignon rafraîchit les soirées d'Achrafieh. Sur la route de Jounié, La Cigale propose des havanes aux noms de grands bordes. Voici pour le pain quotidien. Pour le reste, c'est-à-dire l'essentiel, personne ne se croit « obligé de rester momie du néant », comme aurait dit Chateaubriand. Je suis au pays des croyants. Dans cet appendice du vieil Orient, l'idée de Dieu n'est pas rangée au magasin des accessoires périmés. Tyr et Sidon rattachent le pays à la *Terrasancta*. Dans les églises, les fidèles prient en araméen, la langue de Jésus. L'ombre de la croix favorise quelques sodalités abrahamiques. Les docteurs de la foi (sunnites, chiites, maronites, grec-orthodoxes) se parlent dès que les armes se taisent (grand absent : le peuple de la synagogue qui, peu à peu, a pratiquement quitté le pays, après la création d'Israël). Pourtant, le Liban est prisonnier de guerres qui ne sont pas les siennes et dressent le croissant contre la croix. Etreintes mortelles. Beyrouth sous la menace, la France est tentée de trahir l'amitié que nous portons aux Libanais. Le Quai d'Orsay a déjà fermé quelques-uns de nos établissements de Beyrouth Ouest. Ici la prudence règne. Je convaincs sans peine un ami, écrivain-diplomate rencontré sur le boulevard Saint-Germain, que renoncer à nos fidélités est une faute. Il me donne carte blanche. Pendant un an, j'expérimente sur le terrain une diplomatie d'influence, mi-sauvage, mi-institutionnelle, bousculant quelques ministres plénipotentiaires, en séduisant d'autres. Quelques mois plus tard, le printemps démocratique libanais trouve chiites, sunnites et maronites parfois solidaires dans des manifestations monstres. J'ai un pied à Paris, à la rédaction du *Nouvel Observateur*, l'autre à Beyrouth, dans un bunker de Baabda. Je convertis quelques écrivains à la citoyenneté libanaise, Guy Béart change de *Libanlibre* avec Jean d'Ormesson dans les ruines de la place des Canons, puis c'est la défaite, les *Moukhabarat* affichent ma photo aux postes de contrôle de l'aéroport, me bannissant pour plus de dix ans de ce pays qui m'avait donné un nouveau passeport. Le président Chirac fera lever cette interdiction auprès de son ami (qui n'était pas le mien) Rafic Hariri.

A Tanger, au Liban, à Alexandrie, à Istanbul, à Carthage, je n'étais qu'un oiseau de passage. A Malte, attaché à ce rocher par mes lettres de créance, je vois de ma fenêtre tourner le manège des saisons, et fleurir les orangers. Le soleil de Zebbug éclaire d'une façon rétrospective les étapes du chemin qui m'ont conduit jusqu'ici. *Zebbug* en maltais signifie le vieil olivier. Ils sont trois rescapés au fond du jardin, énormes, encore féconds de fruits. Paris semble loin, englué dans les divisions peinant à dégorger une dépression qui dure depuis vingt ans. La Malte, comme on disait autrefois, respire loin de cet air aigre et des vieilles rancunes. C'est cette petite république catholique dont je veux parler, raconter ce cœur précis des eaux, qui semble dériver sans mourir au fil du temps, et ne réclame à aucun Européen d'abdiquer ses souvenirs.

Il y a toujours des présages, on ne les voit qu'après. Quelques années avant sa mort, Roger Stéphane m'appelle : « Monsieur, je viens de repérer dans le catalogue de Prouté, marchand d'estampes rue de Tournon, quelques gravures de Dominique Vivant Denon. » Stéphane m'avait fait lire *Point de lendemain*, qu'il avait réédité chez Pauvert, dont il aimait montrer l'édition originale de 1803, un petit format *in octavo*, en disant que c'était le premier livre de poche. Je l'accompagne rue de Tournon et achète trois gravures, pour un prix modeste. La première représente un portrait de pêcheur, limaille de barbe blanche sur les joues, un bonnet sur la tête et un foulard autour du cou : *Patron de barque maltais*. Dix ans plus tard, une amie nous donne une croix de Malte en heurtoir. Malte cognait à ma porte, un Maltais me regardait dans mon salon, et je ne le savais pas. Et puis il y a Morand. Malte fut l'un de ses derniers voyages, à l'automne 1975 (avant, encore une fois, la Sicile au printemps 1976). Il avait parcouru La Valette, « ville cyclopéenne », imaginé Corot jeune peignant la forteresse de Mdina, relu *Les Misérables*, réclamé une couverture de laine pour la nuit et écrit avant de s'endormir : « Je retrouve à Malte la vie menée sept ans auparavant à Tanger. » Retour à la case départ.

\*

Lors de mon premier voyage à Tanger, j'avais dans la trentaine. Je débarque à Malte lesté d'une gravité peu enviable, trois décennies ont passé, mais avec la certitude qu'il m'a été fait encore une fois la grâce d'une nouvelle légèreté. Si tu le veux, tu le peux, danse, mais danse ! *Vita nuova*. J'avais compris assez tôt qu'une force me pousserait sans cesse vers les nouveaux départs. L'exil lorrain après des études de droit, l'usine à vingt ans (« Ta première ambassade », me dira un ami) plutôt qu'à la rue Saint-Guillaume, la ferveur du messianisme révolutionnaire, le retour à Paris dix ans après, la presse, l'édition, la solitude en Champagne, comme si ma vie devait se dérouler en tableaux successifs, reliés entre eux par quelques fils plus ou moins secrets.

Ces nouveaux départs semblaient me donner une prise plus ferme sur la vie et obéissaient toujours aux mêmes règles. Surprise et vitesse. J'ai pris l'habitude de m'en remettre à cette bienveillance répétée du destin qui, par une succession d'étranges ellipses, m'a toujours arraché au confort d'être ce que j'étais, pour me jeter hors de moi, me défaire des liens de la répétition et me déposer sur le seuil d'un nouvel horizon.

Je ne me suis pas vu changer dans ces métamorphoses successives, j'ai simplement eu l'impression de m'alléger et de renaître. Ressuscités l'envie, l'impatience de faire, le plaisir d'entrer dans de nouvelles figures, dans de nouveaux livres, et ma liberté. Mort à chaque fois le vieil homme qui grandissait en moi, et mortes les doctrines de notre jeunesse. (Mithridatisé contre le poison de l'égalité, j'avais appris à me défier de toutes les passions politiques.) Mais sauvé ce qui devait l'être, l'empreinte indélébile des miens, ma religion de catholique errant, l'amour et ma nostalgie de l'amour, et sauvée aussi la leçon en un seul mot des années qui m'avaient appris à vivre, et qui sera mon viatique : enthousiasme. Pour Malte, un coup de fil matinal avait suffi à me caler dans les starting-blocks.

Découvrir Malte, c'est entrer dans le jardin secret de la Méditerranée. A Zebbug, la porte verte de la Résidence s'ouvre sur une entrée très claire où veille une statue de saint Paul, puis sur une terrasse. La terrasse domine un jardin clos de murs, complanté d'orangers, de pamplemoussiers, de citronniers et de cédrats, quelques *lumicella* aussi (qui donnent des *citrons du ciel*, ressemblant aux bergamotes mais le bergamotier ne pousse qu'en Calabre et ses fruits ne jaunissent pas). Les murs protègent des vents et favorisent la pollinisation. Plusieurs chemins pavés, bordés d'anciennes rigoles d'irrigation d'inspiration arabe, toujours en pierre, conduisent à deux restanques, légèrement dénivelées, séparées par un haut mur, reliées entre elles par deux arches. La première est dédiée aux palmes, la seconde aux oliviers.

A l'extrémité du jardin, répartis sur une parcelle plus étroite, des figuiers de Barbarie, un amandier, des grenadiers (*punica granatum* : à fleurs rouges, peu séduisantes pour les abeilles ; il était d'usage de les doubler d'appâts jaunes), un pistachier sauvage, un pêcher, un prunier et deux jeunes pommiers incongrus et languissants, toujours un peu défeuillés, plantés par l'un de mes prédécesseurs et qui attestent de sa tendance mélancolique. A gauche, un caroubier hors d'âge a déployé quelques branches maîtresses qui forment une vaste tonnelle d'ombre, près d'un puits. J'accroche mon sac de boxe sur l'une de ses trompes, le soir de mon arrivée. L'ensemble est fermé par des murs aux arêtes vives par les façades des maisons qui nous entourent, toutes aveugles.

Curieux dessin d'architecture, qui s'apparente autant à des ébauches de Piero (maisons d'Urbino) qu'à des planches cubistes. Sur la blondeur des pierres, les grandes giclées de rouge de bougainvillées, les coulées vertes de quelques treilles. Un peu partout, des oiseaux de paradis, des agapanthes, des papyrus, des aloès, des géraniums (il faut que je vienne à Malte pour comprendre que le géranium n'est pas une fleur suisse-allemande née sur le balcon d'un chalet de montagne), des solandra (fleurs cloches qui se balancent au bout de lianes ; j'ai commencé par les prendre pour des *morning glories*), des jasmins pour le jour et d'autres pour la nuit, des hibiscus, des arômes, des iris, des capucines. Ce n'est pas la luxuriance des jardins de Sicile ou d'Alger, mais c'est une boîte de couleurs et à parfums, une harmonie gagnée d'âpre lutte sur le rocher. Au printemps, le parfum des orangers en fleurs déborde dans toutes les ruelles du quartier.

Ce motif méditerranéen nous parle de la mer et des hommes, tout en les tenant à distance. De la terrasse, j'aperçois les maisons de Zebbug, les clochers, les mâts, les drapeaux, un ciel immuable. Pour voir la mer, il faudrait monter sur une chaise. Peu d'habitants : des lézards, des caméléons, des chats. Je repousse en hurlant les chats pour protéger les caméléons. La maison elle-même est un modeste palazzo, une enfilade de cinq pièces en fait, construit autrefois pour un aristocrate de Mdina, le comte Manduca. Du fond du jardin, la masse de l'église baroque de San Felipe, gonflée par des logements pris dans son flanc, qui domine l'alignement bas de la résidence (sans toit : les Maltais vivent sur leurs terrasses), semble se confondre avec la maison et lui donne une profondeur, un charme supplémentaire qui est celui du trompe-l'œil. Tout est beau. De l'autre côté (au-delà du caroubier), un couvent est notre seul voisin. Bruits lointains de basse-cour le matin, tramways changeantes de la lumière, douceurs, éblouissements, continuo des cloches qui chantent les quarts, les demies, les heures et les angélus, nuits et ciels sahariens. Il m'est souvent arrivé de me demander où je vivais. A Tanger, près de l'église anglicane ? A Jérusalem ? Dans le vieux Beyrouth ? A Rome ? Non, à Malte, dans le mitan des eaux et du temps.

\*

---

L'homme navigue depuis longtemps en Méditerranée. Malte est cette île mystérieuse, habitée bâtie depuis le printemps de l'humanité, posée sur la route du milieu (celle des audacieux, les prudents préféraient le cabotage), à égale distance de Tanger et de Beyrouth, entre la Sicile et le rivage libyen. Il ne faut jamais sous-estimer la géographie. Elle assigne souvent notre rôle dans l'histoire. Bouton de la rose des vents méditerranéens, nombril de la mer, l'île s'est toujours montrée à la fois fermée et ouverte, avec ses remparts de falaise battus par les flots, ses à-pic taillés dans le vif d'une roche d'un seul tenant, et sa dentelle de criques et de baies d'eau profonde, faites pour le mouillage des aigüades, où viennent mourir des cultures en terrasses, entourées de bas murs de pierres sèches, de haies de lauriers ou de figuiers de Barbarie.

\*

Malte a tenu tous les rôles du théâtre méditerranéen. Sous son masque de pierre, dans ses robes de soleil et de mer, elle fut la convoitée, l'oubliée, la disputée, la cruelle, la fervente, la débauchée, l'île refuge, l'île citadelle, l'île prison, plateforme pour tous les commerces (le blé, les oranges, le vin, les esclaves) et pour la guerre, base navale depuis les Phéniciens, grande infirmerie de la Première Guerre mondiale, bunker essentiel des Alliés pendant la Seconde, toujours grenier à rêves variés et contradictoires. Les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ont fait la gloire de son nom. Fécondée par tous les peuples qui se disputèrent la mer Intérieure, sémitique à plus d'un titre (son peuplement, sa langue), un temps musulmane, passionnément catholique (mais dans la liturgie maltaise, Dieu se nomme *Alla*), européenne depuis des siècles, elle est le salut des naufragés (de saint Paul aux *boat people* des dernières années), la bonne fortune des marins, armateurs maltais engagés dans le *corso* méditerranéen, corsaires barbaresques, capitaines de l'Ordre, commerçants marseillais ou levantins, shipchangers et armateurs d'aujourd'hui, pirates du net et des paris en ligne, *banker* d'HSBC. L'un des princes du pari en ligne (longtemps illégal) se nomme Emmanuel de Rohan. *All you need is trade*, comme le chante ce matin l'un des titres du *Financial Times*. Le passé (celui de son éponyme et lointain parent, mon voisin de Zebbug, dernier grand maître français de l'Ordre) respire pourtant toujours dans les rues étroites de La Valette, petite San Francisco, toute en montées et en descentes, première ville européenne bâtie sur plan, avec à chaque instant des échappées sur la gelée bleue de la mer. A quelques kilomètres, à Sliema ou San Julian, autre temps, autre décor : des Libyens, des Russes de passage, des retraités anglais, et l'internationale de la movida, teenagers de tous les pays, des boîtes de nuit, des bars, des *happy hours* qui durent jusqu'au matin, pendant que les vieilles cités offrent un calice de pierre au cœur d'eaux sombres de Grand Harbour, faiblement éclairées par un morceau de lune carthaginoise.

\*

Pâques 1972. Fernand Braudel, ayant convié à Malte la fine fleur des historiens méditerranéens, leur reçoit par ces mots : « Malte est l'île la plus cordiale, la plus accueillante de toutes les terres »

Méditerranée. La Méditerranée lui appartient depuis toujours. Malte est un morceau d'Afrique et elle est en Europe. Elle est en Orient et elle est d'Occident. »

---

---

## *Le manège des saisons*

*Été.* L'île se lève tôt. Elle tend son front et ses joues aux doigts du levant. La lumière déferle, mûre du rose dans le miel des façades, des falaises, des remparts, et dans l'humidité nocturne des jardins d'orangers. Dès six heures, les places des villages s'animent, il y a des femmes qui font leur marché, d'autres qui ont enfilé leur jogging et qui marchent, les *bypass* vers La Valette commencent à saturer les trottoirs, des chevaux trottent sur des rubans d'asphalte entre des haies de pierres et de cactées, des grappes d'enfants en uniforme prennent d'assaut leurs bus couleur bouton d'or ou coquelicot, des hommes boivent leur café et allument leur première cigarette, debout dans les escaliers de pierre qui descendent vers le port. Dans les criques, d'autres se baignent. Nageurs, frères du dauphin, ou oranges immobiles qui saluent l'apparition du soleil. Ablutions rituelles, répétées plusieurs fois par jour. Depuis combien de millénaires la Méditerranée est-elle leur baignoire ? Je les regarde quand je vais nager à Ghar Lapsi avant le petit déjeuner. Ce sont des pêcheurs avec leurs familles. Ils passent l'éclaircie dans leurs garages à bateau creusés dans la roche. Il n'est pas huit heures, la mer est encore fraîche. Chacun essaie de faire durer les vertus de ce premier instant. L'énergie renouvelée, le semblant de fraîcheur, l'ancienne beauté, une limpidité générale, la joie d'être revenu au matin et de vivre encore. Cette légèreté disparaît sous les braises de midi. La température monte, tout le monde est liquéfié. Certains Maltais, pour fuir la brûlure du jour, passent les heures chaudes dans l'eau, leur chapeau sur la tête. A Ghar Lapsi, des femmes de tous âges barbotent en bavardant, pendant tout l'après-midi. Un aveugle descend se baigner quotidiennement à la même heure. Il pose sa canne blanche sur le rivage, une femme l'accompagne et le suit en nageant. Hier des dauphins jouaient non loin du rivage. Des jeunes filles plongent du haut des rochers qui ceignent la crique. Quatre garçons en maillots immobiles sur l'arête d'une falaise, s'offrent au soleil. Maigres, musclés, tatoués, noirs de poils et d'yeux, la peau boucanée par le soleil, ils pourraient être grecs, siciliens ou arabes. Une lumière blanche, un ciel minéral et une chaleur de four mettent l'île sous narcose jusqu'aux premières brises du soir. Je vais parfois avec N. attendre ce regain d'air sur les remparts de Mdina. Vue dominante sur toute l'île sous le regard, campagne africaine, terre brûlée, villes horizontales, panaches pastel de palmiers, silhouettes cubistes des tankers au fond de la mer, et posée sur l'horizon, l'imperceptible ligne blanche de la Sicile. En quelques minutes, la mer devient noire, une ombre violette englobe l'archipel, c'est la nuit. La chute du jour a la violence soudaine des crépuscules d'Orient. Girandoles et rosaces des feux d'artifice donnent le signal d'un nouveau départ. Il est temps d'émerger de la fatigue des heures chaudes. Le long des routes, des veilleuses s'allument. Elles dessinent sur la terre une mantille de lumières. Les Maltais se donnent rendez-vous au bord de la mer à la nuit tombante, dans leurs cabanes de fortune, sur les terrasses des petites maisons des pêcheurs, sur les plages ou sur les falaises, autour de barbecues, sur les rochers des criques, pour des noces renouvelées plusieurs fois par semaine de la nature et de la mer. Tout le rivage est éclairé par des torches et des feux. Onze heures sonnent au clocher quand nous quittons Mdina pour prendre la route de la côte ouest. Arrivée à Ghajn Tuffieha. Beaucoup de voitures sur le parking. Un croissant de lune se reflète dans le miroir des eaux. Sur le sable, en bas des marches, une foule disparate est rassemblée pour un étrange nocturne. Des jeunes gens sont assis en cercle autour d'un guitariste, d'autres dansent au son d'un transistor, des enfants jouent au ballon, des couples sont couchés dans les plis de la nuit, des familles font griller des saucisses sur des braseros. Ces groupes sont séparés et réunis par l'ombre. Les étoiles dans le ciel,

lumière des lampes à gaz et les flammes des torches créent une atmosphère irréaliste. Je pense à la plage du Merkala, à Tanger, où les familles du Marshan venaient dîner au son des luths et des tambours, aux récits de Bowles et de Camus. « Tout un peuple se recueille ainsi au bord de l'eau mille solitudes jaillissent de la foule. » A Ghar Lapsi, la terrasse du restaurant qui domine la crique est encore pleine. Les serveuses apportent des bières, des pizzas, des pâtes. Odeurs d'ail et de mer. Les projecteurs de l'établissement, braqués sur la crique en contrebas, fouillent les eaux transparentes. Des bancs de poissons défilent sous la lumière. Dans la darse naturelle, un vieil homme nage dans l'obscurité, deux enfants plongent entre des barques à l'amarre. Sur des rochers, solitaires, des hommes sont accrochés à leurs lignes. Sur le quai, un homme et une femme, assis côte à côte sur des fauteuils de camping, pêchent à la crevette. Retour à Zebbug un peu après minuit. Autour de l'église toutes portes ouvertes, illuminée, parée d'or et de damas rouge, entourée d'échafaudages de fusées préparatifs de feux d'artifice, des marchands de nougat et d'éventails, des filles brunes et dorées, minijupes, minicorsages, leurs cuisses montent, leurs seins débordent, garçons aux crêtes gominées, les cannettes de bière circulent de main en main, les musiciens des deux bandas concurrentes, en uniforme bleu et blanc, la casquette de travers, se relaient pour éviter les temps morts, la place dans l'été est une fête.

*Automne.* Le mauvais temps arrive avec les premières tempêtes, entre septembre et octobre. Pendant quelques jours, le vent souffle en rafale. Les pêcheurs restent au port. Les ferries pour Sicile ne quittent pas le Pinto Wharf. Le vent soulève des gerbes d'embruns qui traversent l'île et obligent les automobilistes à actionner leurs essuie-glaces. La violence du vent met la mer en fureur. Les vagues sautent plus haut que les falaises. Après plusieurs jours de vent sec, parfois chargé de sable, des pluies balayent l'île, inondent les rues et les places, puis le soleil revient. Le thermomètre est simplement perdu quelques degrés. Cet automne, lumineux et doux, dure longtemps. Nous allons parfois marcher sur la côte à la nuit tombante. Les eaux paraissent jaunes, violettes, puis virent à un bleu sombre. La route suit le lit d'un oued toujours à sec et longe une succession d'échancrures serties dans les falaises, bleues, grises, ocre, noires, parfois ceinturées par de modestes baraquements qui servent de garages aux bateaux et de maisons pour les pêcheurs. La mer, si plate que l'on peut lire risées et courants, est plus chaude que l'air, nous sommes seuls, nous nageons loin de la côte, la nuit nous recouvre, la lune éclaire déjà le fond des criques alors que le soleil est encore posé sur l'horizon. En rentrant, N. cueille les premières mandarines du jardin. Jaunes, acidulées et sucrées, elles exhalent un parfum de fruit et de fleur. Pendant quelques jours, le ciel reste sans nuage, la mer sans ride, claire et transparente. Il arrive que quelques tempêtes passent. Embruns, gerbes d'eau, couleurs vives, ciel breton où filent les nuages. Tout s'apaise toujours très vite. Grand soleil et nuit étoilées, parfums de campagne chaude, l'automne n'existe pas.

*Hiver.* La nuit tombe tôt et vite, j'allume un feu. C'est notre hiver. Pour le reste, rien ne change. Le temps, beau et chaud, malmène le moral des Maltais. Plus Noël approche, plus ils rêvent de gel et de neige, mais ils sont condamnés aux weekends en bord de mer. A Ghajn Tuffieha, l'eau est à 17 °, nous ne sommes pas pressés d'en sortir. En remontant de la plage, nous regardons près du parking de



hommes ouvrir un carton de bière Heineken, saisir quatre pigeons qu'ils jettent en l'air. Les pigeons prennent de l'altitude, tournent pendant quelques minutes au-dessus de nos têtes pour s'orienter, puis s'éloignent vers la Sicile. Ce soir-là, nous dînons chez Salvino, non loin de la mer. Nuit bleue, très profonde, dans une campagne escarpée, mystérieuse sous la lune, encore à moitié sauvage, mais apaisée par des terrasses et les pinceaux dressés des cyprès. La maison ressemble à son propriétaire, pleine de dédales et de fantaisie. Dessins de Géricault, un portrait de femme en mantille par Antoine Favray, un mur d'icônes, des livres rares dans la salle de billard, et des tombes puniques au bord de la piscine un peu à l'abandon. Une semaine plus tard, nous retrouvons Ghar Lapsi à la tombée de la nuit. Mer grise, tranquille, immense, ciel gris, immobile, infini, air tiède. Quelques pêcheurs préparent leurs bateaux rangés à mi-pente de la falaise. Le long de la pente, à intervalles réguliers, sont fixées des traverses en bois évidées et graissées en leur milieu pour accueillir les barques que les hommes font glisser jusqu'à l'eau. L'un d'eux, assez âgé – cheveux blancs, gestes lents, bottes et cuissardes en bretelles –, seul, conduit son embarcation par poussées et oscillations jusqu'au rivage. Une fois à l'eau, il s'éloigne en nous adressant un signe. Les autres suivent par le même chemin. Ces patrons de barque maltaise, qui nous font penser à Vivant Denon (et à notre ami Stéphane), partent pour trois ou quatre heures, tous les soirs, pêcher au lamparo le calamar et l'encornet. Le chemin du retour nous montre la mer par une immense anfractuosité de la falaise. Sous la muraille de roche, six barques sont blotties les unes contre les autres. La nuit qui avance à grands pas les entoure. Une lumière vacille. Chaque barque est une étoile. Tombé du couchant, un dernier bouillon de leur pâle. Janvier passe imperturbable, la terre exulte, l'air est parfumé, léger, la mer pousse une brume jaune, les oiseaux chantent, les blés poussent. Il faut trois semaines de pluie presque quotidienne, à la fin du mois de février et au début de mars, pour comprendre que l'hiver maltais est aussi une courte saison de pluies.

*Printemps.* Un merle chante au-dessus des eaux prises dans les roches, un faucon s'envole dans le jardin, il s'éloigne d'un vol slalomé, sans impulsion visible, on dirait un drone, entre les arbres et les murs. Après plusieurs jours de pluie, le printemps peine peut-être à s'installer, mais il envoie de nombreux signes. Et puis un matin de mars, il apaise la mer et cogne doucement à la porte des criques, qui se couvrent aussitôt d'un maquis coloré de fleurs roses, rouges, jaunes et blanches. Le mercure monte dans les thermomètres. Une lumière miraculeuse révèle la campagne, les façades des villes, elle n'est ni d'or et de miel la table des eaux de Grand Harbour. Les amandiers se couvrent de fleurs neigeuses. Les fèves arrivent dans les assiettes. La terre verdit puis jaunit. Jaune des mimosas, des marguerites, celui, légèrement plus acide, des *Cape Sorrel*, ces fleurs communes qui poussent dans les murs et cascadedans les chemins, tapissent les champs, apportées du cap de Bonne-Espérance par une voyageuse anglaise, il y a cent cinquante ans. Les chèvres les dédaignent, à cause de leur amertume. Les Africains les utilisaient pour accompagner le poisson grillé (comme du citron). A Zebbug, les dernières oranges ont été cueillies la semaine dernière. La fin des fruits annonce le retour des fleurs. Leur parfum embaume tous les jardins, saute les murs de pierre et se faufile dans les rues des villes.

C'est par un jour d'avril qu'il faut prendre la petite route, étroite et défoncée, qui taille dans la campagne et s'élève vite vers le Gebel Ciantar jusqu'au pied de la falaise Ghar il Kbir (la Grande Caverne) entre des champs de fleurs, des terrasses fraîchement labourées, des parcelles de fèves, d'ail, des bouquets de mimosas, des jardins de vignes toutes taillées et buttées, des haies de cactées et c

figuiers de Barbarie. Le soleil, déjà chaud, exalte toute la palette des odeurs du printemps méditerranéen. La campagne n'a pas encore pris ses couleurs de basane. Des deux côtés de la route des murs de pierre, parfois solidement assis sur la roche qui les déborde, structurent le paysage. Tous signes d'une vieille ordonnance humaine, protection des jardins et retenue de soutien pour les maigres parcelles cultivées, ils ont été arrachés à la roche, comme l'humus des terrasses, mélange de pierre concassée, de sable et de terre, parfois importée de Sicile. En contrebas, la mer, éblouissante, déroule son immense nappe de lumière. La route passe devant une première chapelle. Cette chapelle de l'Annonciation, bâtie en 1708, à flanc de côte, est prolongée par une maison, une terrasse, une treille. La hampe d'un drapeau se détache du bois de la vigne. Les couleurs maltaises flottent sur ce nid de pierre. Derrière l'église, sous la falaise, un minuscule jardin enclavé entre les rochers. Sol dallé, deux jeunes oliviers, un banc de bois, le bourdonnement des guêpes, et comme seul horizon, découpé dans le feuillage des oliviers, la mer.

Certaines béances dans la falaise paraissent aménagées, ou murées, par la main de l'homme. Des familles entières vivaient dans ces trous jusqu'au XIX<sup>e</sup>, quand les Anglais les ont délogées à coup de dynamite pour les ramener à l'impôt. J'interroge deux hommes qui travaillent dans un jardin. Ils remontent leurs casquettes pour me répondre, la serpe à la main. L'un d'eux me dit qu'il habite encore entre sa petite maison et sa grotte. « Pendant la Deuxième Guerre et jusqu'au début des années 60, treize familles vivaient dans la falaise, des jardins et de la pêche. Les hommes portaient leur blé au moulin de Rabat puis leur farine au four à Siggiewi. » La route continue encore pendant quelques centaines de mètres, jusqu'à un cul de sac. Détachées de la falaise, sur un plateau érodé, quelques hautes colonnes de roches dessinent un paysage lunaire. A l'extrémité du chemin se dressent une ferme abandonnée, une maison cachée par des cactées, et la petite chapelle du mont Carmel (1616). Sa façade (une porte, une inscription *Non gode l'immunita ecclesias*, une arche, un balustre) et une grande terrasse font face à la mer. Partout le printemps explose. Des champs de fleurs jaunes et rouges, des vignes bourgeonnantes (chaque pied est irrigué). Un courant d'air encore frais circule entre les figuiers de Barbarie et les oliviers. Le blé est mûr au printemps. Les chaumes des premières parcelles déjà coupées font des taches jaunes sur le damier des terrasses.

---

## *Une île pour un faucon*

« Pourquoi tout le monde parle des Templiers, et pas des chevaliers de Malte ? »  
*Umberto Eco, Le pendule de Foucault*

Malte fut leur refuge, leur accomplissement, leur sésame, leur fin. Les rues, les places, les villes, les palais, les églises, les quais, les bastions blessés par le temps, la poussière qui sans cesse tombe des murailles, les tours solitaires du rivage, parlent de leur absence. Et si vous entrez dans Saint-John, regardez où vous mettez les pieds, vous marchez sur leurs tombes. Les chevaliers reposent côte à côte sous un patchwork de marbres qui dessine un étrange tapis de prière.

Chaque dalle fige une page de vie, dans un latin parfois presque médiéval, encore proche de l'Antiquité tardive, avec des citations cachées de Cicéron, d'Ovide ou de César, mais truffées d'expressions grecques remises à l'honneur par la Renaissance. Les marbres les plus précieux mêlent des gris, des blancs, des noirs, des orangés, des jaunes, des rouges. Porphyres et lapis-lazuli rehaussent l'éclat de la polychromie. Sous ses armoiries, l'épithète de chaque défunt, éventuellement sa devise et une forêt de symboles. Des ancres marines (celle des navigateurs, mais aussi la croix cachée des premiers chrétiens), des anges, des drapeaux, des bougies (reflets de la lumière divine et rappel de la brièveté de la vie), des livres qui, selon qu'ils sont ouverts ou fermés, représentent la sagesse ou la mort, des cyprès, des palmes, des oreilles de la mer (fleur de l'île gravée sur les pièces de monnaie maltaise avant l'euro), le chêne tutélaire des légions romaines (mais la croix du christ n'était-elle pas faite de ce bois sacré ?), des rameaux d'olivier, des roses mariales, des fruits, le trèfle trinitaire, et sa version française : la fleur de lys, le lierre dionysiaque (éternellement vert, mais toujours étouffant la vie), des dauphins (semblables à ceux qui jouent encore aujourd'hui dans les eaux maltaises), des coquilles Saint-Jacques (un clin d'œil à Aphrodite, née dans une vague ou dans un coquillage, mais aussi le rappel que toute vie est un pèlerinage), des colombes, des éléphants (Hannibal n'est pas loin), des casques, des épées, des souvenirs d'Athènes (Médusa, la Gorgone aux cheveux serpents dont le regard changeait en pierre celui qui la regardait ; Pallas, la déesse de la guerre ; le phœnix, l'oiseau de la résurrection), des croissants et des cimenterres (les dépouilles de l'ennemi), et partout des crânes qui sont parfois des casques, avec les yeux de la Mort qui nous regardent, et une sarabande de squelettes, assis, debout, pensifs ou déterminés, menaçants, certains moqueurs, enveloppés d'une cape, ou d'un nuage noir. Une faux au bout du bras, ou la hache levée, ils bousculent les armoiries, renversent le vieux roi de la forêt, détruisent des obélisques, éventrent des cercueils et jouent de la trompette pour rassembler l'armée des âmes avant la dernière bataille.

Ils sont quatre cents, enterrés dans la nef. Leurs tombes témoignent du défi que fut leur présence sur cette île. Toutes les oscillations de la tectonique méditerranéenne sont consignées sur ces feuilles de marbre. Elles racontent un univers toujours en balance – espace et temps, flux et reflux, christianisme

et islam –, dont ils furent l'un des noyaux durs. D'un rocher, au milieu des eaux, ils ont fait un royaume enluminé. Sur ce morceau d'Afrique, ils ont greffé un cœur européen.

---

Ce cœur avait commencé à battre sous les remparts de Jérusalem, quand des marchands d'Amalfi de Salerno créent une hôtellerie et un hospice (dédié à saint Jean le Baptiste) pour recevoir les pèlerins et soigner les malades, confiés à des moines, au début du xi<sup>e</sup> siècle. Ce commencement ressemble presque tous ceux de la vieille Europe. L'Orient fut notre matin, Jérusalem et Alexandrie nos deux villes aubépines.

\*

Les croisades : un ébranlement général, un soulèvement des cœurs, une ascèse à la portée de tous, difficile à comprendre pour notre temps. Des gens de toutes conditions se mettent en route pour défendre les Lieux saints. Les rois descendent de leurs trônes, les abandonnent derrière eux, tel Saint Louis s'en allant pieds nus, au milieu des mendiants, avec son sac en bandoulière. « Il s'agit d'aller en Terre Sainte pour *un service d'amour*, écrit Louis Massignon. L'amour chrétien n'est pas une rêverie mélancolique, feuille morte errant parmi les reposoirs épars d'une dévotion pulvérisée aux quatre vents, comme les parcelles de la Vraie Croix, rapportées par Héraclius, c'est le désir nu du cœur dépouillé de tous ses biens. » Après la première croisade et la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon (un bain de sang, la croisade sera vite reniée), pèlerins et soldats se bousculent aux portes du Tombeau. Soigner ne suffit plus, il faut sécuriser les routes du Saint-Sépulcre et des royaumes latins d'Orient. En 1113, le pape Pascal II consacre la congrégation des moines de Jérusalem en un ordre hospitalier et militaire, dirigé par Raymond du Puy (successeur de Gérard le fondateur). Moine et soldat, disait saint Bernard. Moine et soldat, répondent les chevaliers. L'Eglise renâcle, mais s'accommode, car elle a besoin d'eux.

Autour de Jérusalem, *pôle magnétique* des trois monothéismes, la guerre ne cesse pas. Les chevaliers de l'ordre hospitalier et militaire de Saint-Jean perdent leurs forteresses. La reconquête arabe avance. L'histoire des chevaliers devient celle d'un pèlerinage à l'envers. Les voici chassés de Jérusalem, de Sidon, de Chastel Rouge, d'Akkar, de Belmont, de Crac, d'Antioche, de Saint-Jean d'Acre. Ils reprennent la mer, arrivent en 1308 à Rhodes qu'ils arrachent à Byzance, via Chypre où les Lusignan les avaient supportés tant bien que mal.

Rhodes ou le temps des métamorphoses. En deux siècles, ils deviennent marins, administrateurs, médecins. Ils progressent dans l'art de soigner les malades, s'emparent de quelques spécialités (ophtalmologie, pharmacologie, herboristerie). Ils gagnent en souveraineté, frappent monnaie, confirment leurs règles en les précisant. Les chevaliers de l'Ordre apprennent à prononcer un triplicite vœu : obéissance, chasteté, pauvreté.

---

Mehmet II s'empare de Constantinople en mai 1453 et met fin à un millénaire de présence chrétienne en Asie mineure. Soliman veut désormais la Méditerranée orientale pour lui seul. Les chevaliers de Saint-Jean perturbent ses plans. Les Ottomans décident de passer à l'action et mettent le siège devant Rhodes. A la veille de Noël 1522, les chevaliers se rendent. Ils ont dix jours pour plier leurs bagages. Le 1<sup>er</sup> janvier 1523, par un brumeux matin d'hiver, Villiers de l'Isle-Adam fait sonner le bugle du départ. Le grand maître est le dernier à embarquer sur son navire amiral, la *Santa Maria della Vittoria*. C'est le déménagement d'un univers. Les vaincus partent avec quatre mille Rhodiens. Ils emportent leur trésor, leur magasin d'armes (rondaches, masses, piques, arcs et flèches), leurs canons, leurs armures, leurs archives et leurs reliques, l'icône de Philermos, celle de Notre-Dame de Damas, un fragment du bras droit de saint Jean le Baptiste, le crucifix en argent que portait le Lorrain Godefroy de Bouillon pour son entrée dans Jérusalem. Les croisades sont terminées. « Tout ce grand effort unifiant la Chrétienté, écrit Massignon, avait croulé dans l'idolâtrie : de l'or, avec le sac de Constantinople, du sang, avec le *pas de quartier aux infidèles*, et les haines entre frères d'armes. »

\*

Il leur faut sept ans pour aller de Rhodes à Malte. L'histoire de ces sept années est celle d'une chevalerie errante. Ils tournent autour de la Méditerranée et on les croit finis (les souverains européens ont des vues sur leurs commanderies). Un seul pavillon à mi-mât de la *Santa Maria* : une piéti brodée d'or avec ces mots *Dans notre détresse, Tu es notre seul espoir*. Les chevaliers sont orphelins de l'île perdue. Devenus gyrovagues, ils cherchent un point de chute d'où renaître, l'ultime halte. Ils affrontent une épidémie de peste, vivent dans le doute, les spéculations, les projets impossibles. On parle de Cythère, d'Elbe, de la Corse, des îles d'Hyères.

Villiers de l'Isle-Adam part pour Madrid. Charles Quint, roi d'Aragon et suzerain de Sicile, propose à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, « en fief personnel, noble et franc », les îles, les villes, les châteaux de Malte, de Gozo et Tripoli sans qu'il soit obligé à autre chose qu'à présenter tous les ans au vice-roi de Sicile, au jour de la Toussaint, un faucon « chaperonné de soie, portant sonnettes d'or et bagué de vervelles aux armes impériales ». Une mission exploratoire (huit chevaliers représentant chaque langue) envoyée à Malte par le grand maître ne manifeste qu'un enthousiasme modéré. Le compte-rendu parle d'une île où vivent douze mille personnes, pour la plupart misérables, à la merci des incursions corsaires. Malte possède deux ports naturels d'eau profonde, mais peu de défenses. Plus grave, l'île manque de sources, de puits (l'eau est encore l'un des problèmes de Malte aujourd'hui) : les pluies sont rares pour remplir les citernes. L'aridité du sol et la sécheresse expliquent la rareté des ressources (cumin, miel, coton, figes, melon) et l'absence d'arbres. Pourtant le 26 octobre 1522 Villiers de l'Isle-Adam (quatre-vingt-six ans) entre dans Grand Harbour sur la *Santa Maria*, suivi par la flotte qui transporte les autres chevaliers et cinq cents Rhodiens (ceux qui ne sont pas restés en Sicile, à Messine, ou en Crête, et ont survécu à la peste). Tous s'installent au Borgo, petite cité

C'était Malte ou rien. Assomption du don. Le roc est à nu, partout, et alors ? Le Temple et toute la cité de Jérusalem n'ont-ils pas été eux aussi bâtis sur la roche ? Entre le socle originel et la roche d'échouage, ils établissent une connexion spirituelle. A Malte, au milieu des gouffres vertigineux de la mer, leurs cœurs reverdissent. De cette terre sans arbre ni eau, les errants font un jardin suspendu entre celui des origines et celui de l'Éternité. Ils retrouvent l'étincelle de saint Paul dans le *tu* maltais et inventent une nouvelle *terra sancta*.

\*

Le Borgo où ils arrivent en 1530 semble toujours nous attendre. Entre l'eau que rien ne ride et la terre ferme, les Trois Cités (Vittoriosa, Cospicua et Senglea) se serrent sur des langues de roche basses qui s'élèvent pour rejoindre leurs murailles. C'est un endroit où j'aimerais vivre, peut-être parce qu'il est resté longtemps à l'abandon, après les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale. J'ai toujours eu un faible pour les écarts et les solitudes, les villes ensablées, les faubourgs abandonnés à une pauvreté essentielle, délaissés par l'avidité contemporaine, les bouts du monde (*bout du monde*, c'est le nom d'une terre de notre maison en Champagne). Dans ce quartier populaire ensommeillé du Birgu, nourri de soleil et de mer, la vie garde la nonchalance de ceux qui en ont vu d'autres. Elle coule loin de l'armée invasive des touristes et des commandos de promoteurs. Même l'air semble ici plus léger qu'ailleurs. L'eau des criques assourdit les sons. Le moteur d'un bateau qui s'éloigne, le marteau d'un menuisier, le refrain d'une radio, rien ne perturbe la simplicité du matériau. Prises dans les fines mâchoires de la terre, trois criques aussi longues que profondes (la crique des Français, qui abrita *L'Orient* de Bonaparte), la crique de Kalkara, et au centre, la crique des Galères (les galères de la Religion). Le fond de la crique des Galères a été matelassé de marbres rapportés du mausolée d'Halicarnasse. Les débris d'une des sept merveilles du monde furent utilisés par les Britanniques comme matériaux de remblai.

\*

Orient-Occident, le dialogue n'est jamais loin du duel. Concordance des dates : en février 1533 (cinq ans après l'arrivée de l'Ordre à Malte, et trente ans avant le Grand Siègle), François I<sup>er</sup> envoie son ambassadeur Jean de La Forest auprès de la Sublime Porte. L'ambassadeur s'installe à Istanbul dans « les vignes de Péra » sur une des collines qui dominent le Bosphore. Jean de La Forest, chevalier de Malte, premier représentant permanent du roi de France à Istanbul, fonde une alliance multiséculaire entre la France et la Porte qui se concrétise par les *Capitulations*. Charles Quint et l'Empire Habsbourg sont les ennemis communs des deux souverains. Les *Capitulations* seront reconduites par les successeurs de François I<sup>er</sup> et de Soliman. Cette alliance, renouvelée et élargie au début du XVII<sup>e</sup> siècle, confie à notre pays la responsabilité de fait des pèlerins et des chrétiens d'Orient, assumée par tous les

régimes. (Le cardinal Lustiger, quand je le rencontre la première fois pour lui parler du Liban commence par évoquer les *Capitulations*.) Et elle fonde le Levant (capitale Beyrouth), cette patrie sans frontière (où l'on parle la *lingua franca*, puis le français) qui invente une certaine douceur de vivre. Au Levant, les villes se tournent vers la mer, elles prospèrent, les religions rivalisent et s'échangent leurs mystères. Une liberté naît, sans attendre les Lumières. C'est une des leçons de la Méditerranée. La mer fut le berceau de deux mondes qui se sont entremêlés en se déchirant. La guerre, la croisade et le *jihad*, ont appris aux peuples et aux gouvernants de Venise, d'Istanbul ou de Malte l'art de compromis qu'ils pensaient impossibles. Ce n'est pas un hasard si c'est un chevalier de Malte, Jean de La Forest, qui est choisi pour porter une ambassade de paix.

\*

Un dimanche de mai : les cloches de Senglea pavoisé de rouge et blanc sonnent au-dessus des terrasses, je marche sur le quai et fais l'inventaire de ce qui est visible. L'alignement bas et imposant des anciens entrepôts, déserts, qui attendent la guillotine de la rénovation pour être débités en lofts, des maisons étroites, du linge aux fenêtres des balcons, les terrasses des gargotes qui lèchent l'eau de la crique. Je quitte le quai et entre dans Vittoriosa par des volées d'escaliers et des ruelles pentues toutes dallées, miroirs poinçonnés et polis par les pas de ceux qui nous ont précédés, sans trottoir, où les voitures ne s'aventurent pas. Je m'y perds parmi tant d'églises. Celle-ci, désaffectée, Notre-Dame du-Mont-Carmel, était autrefois la favorite des chevaliers qui priaient en gardant un œil sur leurs bateaux. Sa façade principale s'ouvre sur le quai. Par les portes ouvertes de l'église Saint-Laurent face au débarcadère, s'échappe la mélodie de la prière, des voix d'enfants et quelques accords de guitare. J'arrive sur une piazzetta bordée par l'ancienne chapelle Notre-Dame-des-Douleurs (*Oratory of the Holy Crucifix*), où furent enterrés des chevaliers tués par des Ottomans, et par la petite église Saint-Joseph.

La ville est un décor. Maisons fortes, sans fenêtres, églises, demeures avec balcons, toutes prêtes à vivre encore, mais certaines menaçant ruine. La beauté aussi marche vers la mort. Encore une chapelle (attention à l'indigestion !), l'oratoire Saint-Joseph, restaurée en son temps par Emmanuel de Rohan et transformée en un petit musée. A l'intérieur, quelques copeaux d'une histoire ancienne, laissés sur place par le reflux, et un peu de poussière : le chapeau de La Valette, des souvenirs du Grand Siècle – balles et boulets ottomans, coquillages transformés en lampes à huile par des janissaires –, des pièces de monnaie phénicienne, un *Atlas* du savant alexandrin Ptolémée imprimé à Venise en 1598, les drapeaux des *langues*, une peinture de saint Laurent apportée de Rhodes en 1530, d'anciennes cartes à jouer.

Les rues et ruelles de Vittoriosa s'évasent pour se rejoindre sur une place en pente. Quelques hommes, assis sur des chaises, parlent et fument, devant leurs portes. A la terrasse du café du Brésil des adolescents sont assis devant des bières. Une plaque sur la façade rappelle que la petite centaine de familles venues de Rhodes avait ici l'une de ses trois églises orthodoxes. Les Rhodiens étaient médecins, artisans, tailleurs, orfèvres. L'un d'eux, architecte, enseignait aux esclaves les techniques de construction de routes, de terrasses et de citernes. Sur une maison d'angle, une autre plaque surmontée d'un crucifix sous une coupole en verre, informe le passant qu'au temps de l'Ordre, les exécutions capitales avaient lieu sur cette place. L'instrument utilisé n'est pas précisé. La hache ? L'

Entre les remparts et la mer flottent les ombres de ceux qui firent de ce gros bourg leur logis. On marche dans ces rues resserrées, c'est l'hiver, la nuit vient de tomber. Hauts murs, mélange d'ombres et de lune, ogives de la maison normande, et ce soir-là (8 décembre), à l'extérieur des murs, une longue procession, des hymnes à la Vierge (l'Immaculée Conception est la grande fête de l'hiver) devant l'église de Cospicua dressée dans sa dentelle de lumières.

Matin de Pâques à Cospicua, chez Ugo Mifsud-Bonnici, au cœur des vieilles cités. De sa *galleria*, la vue porte par-dessus les terrasses des maisons où flottent d'immenses drapeaux, jusqu'à la mer. La maison d'Ugo (un ancien président de Malte) donne sur une petite place et fait face à l'église du couvent Santa Teresa, où vivent des carmélites. Façade austère, seulement percée de quelques fenêtres grillagées. Beaucoup d'enfants portaient des œufs enveloppés dans des cornets de papier brillant et coloré. Leurs cris et leurs rires étouffaient encore les sons d'un orchestre qui marchait dans la ville. Tambours et cuivres. Puis la banda était arrivée, précédée de son étendard, rouge, avec un cheval blanc dressé. Musique très gaie. Soudain des cris avaient fusé : « Attention ! Attention ! Les voilà, dégagez ! »

Le Christ ressuscité (une statue dorée, très lourde, entourée de lanternes argentées, le tout sur un plateau fixé à des brancards) avait surgi, porté par des hommes hors d'haleine. La foule sous le soleil avait applaudi. A la même heure, dans toutes les villes de Malte, des hommes couraient en portant des statues de Christ glorieux. Les porteurs avaient présenté leur statue aux carmélites que j'imaginai rassemblées derrière le grillage. Bénédiction des œufs, applaudissements. Puis les porteurs avaient repris leur course d'égarés, suivis par la foule. Nous étions passés de la *galleria* au salon. Carmelo Mifsud-Bonnici avait ouvert quelques bouteilles de Roederer, sa mère avait partagé la *figolla*, le gâteau de Pâques. Ugo avait levé son verre en criant : *E Viva !*

Ce matin, aucun bruit dans la ville. L'élégante simplicité des maisons, leur noblesse, leurs signes extérieurs de vie (linge et fleurs aux fenêtres) et la limpidité de l'air se mêlent à un vif sentiment d'abandon. Les chevaliers, dans leur premier âge maltais, vivaient ici dans leurs auberges, qui formaient une cité dans la cité (La Valette n'existait pas encore). Je passe devant l'auberge d'Angleterre, logée dans une courbe de la rue, puis devant celle de France, toutes deux fermées et silencieuses. Quelques semaines plus tard, je reçois un appel du maire de Vittoriosa, John Boxall. Il m'invite à visiter l'auberge de France, en cours de restauration. C'est un homme de taille moyenne, des yeux d'un bleu très clair, cheveux frisés noirs, moustache épaisse et blanche. Je suis le premier ambassadeur à pénétrer dans les lieux depuis le départ de l'Ordre. Longtemps abandonnée, l'auberge a connu des usages successifs. Elle a abrité une école entre les deux guerres. Une bombe allemande explosée dans le jardin, a failli la détruire. Après la Deuxième Guerre, utilisée comme scierie, Don Mintoff voulut en faire un musée de l'Indépendance, mais ce ne fut jamais qu'un entrepôt. Finalement, le conseil municipal a menacé de démissionner si on ne rendait pas un peu de lustre



- [Guerrillas book](#)
- [Medical Genetics \(1st Edition\) book](#)
- [click The Innocent Man: Murder and Injustice in a Small Town](#)
- [download online Betsy and the Boys](#)
- [The Heather Blazing: A Novel for free](#)
  
- <http://unpluggedtv.com/lib/It-s-Not-Rocket-Science.pdf>
- <http://deltaphenomics.nl/?library/Kiselev-s-Geometry--Book-1--Planimetry.pdf>
- <http://aircon.servicessingaporecompany.com/?lib/The-Innocent-Man--Murder-and-Injustice-in-a-Small-Town.pdf>
- <http://unpluggedtv.com/lib/Betsy-and-the-Boys.pdf>
- <http://unpluggedtv.com/lib/The-Heather-Blazing--A-Novel.pdf>